

COMITÉ DE DÉFENSE ET DE PROGRÈS SOCIAL

Patrie, Devoir, Liberté.

SÉANCE

DU VENDREDI 8 FÉVRIER 1895

LE DEVOIR D'AINESSE

PAR

M. PAUL DESJARDINS

EXTRAIT DE *LA RÉFORME SOCIALE*

3^e ÉDITION

AU SIÈGE DU COMITÉ

54, RUE DE SEINE, 54

N^o 4

—
PARIS

Les conférences organisées par le Comité sont reproduites sous forme de brochures de propagande et mises en vente au prix de 0 fr. 05 chacune ; au delà de 10 exemplaires, envoi franco sur lettre affranchie accompagnée du montant de la commande (en timbres-poste, bon ou mandat).

En vente :

- N° 1. — **Pourquoi nous ne sommes pas socialistes**, par M. ANATOLE LEROY-BEAULIEU, de l'Institut.
- N° 2. — **L'usage de la liberté et le devoir social**, par M. GEORGES PICOT, de l'Institut.
- N° 3. — **Le progrès social par l'initiative individuelle**, par M. EUGÈNE ROSTAND.
- N° 4. — **Le devoir d'ainesse**, par M. PAUL DESJARDINS.

Sous presse :

- N° 5. — **Le rôle et le devoir du capital**, par M. E. CHEYSSON.
- N° 6. — **Le devoir social de la jeunesse universitaire**, par M. CH. WAGNER.
-

SÉANCE DU VENDREDI 8 FÉVRIER 1895



ALLOCUTION DE M. ANATOLE LEROY-BEAULIEU

PRÉSIDENT.

M. LE PRÉSIDENT. — Messieurs, en ouvrant cette séance, je dois d'abord vous remercier d'avoir bravé, en si grand nombre, le froid, la neige, le verglas, pour venir nous entendre. Je crois pouvoir dire qu'en répondant ainsi à notre appel, vous avez donné une preuve méritoire de votre intérêt pour les questions sociales. (*Applaudissements.*)

C'est aujourd'hui, Messieurs, notre troisième conférence de Paris ; — je dis : de Paris, parce que, dans l'intervalle, nous avons déjà pu ouvrir des conférences en province, à Lille, notamment, où, il y a quinze jours, j'ai eu l'honneur de présider une réunion analogue à celle-ci. Nos conférences de Paris, Messieurs, se suivent sans toujours se ressembler ; et je ne pense pas que vous nous fassiez un grief de chercher à varier la nourriture intellectuelle que nous vous offrons. Nous sommes, vous le savez (*Bruit*), — c'est notre prétention, et j'ose dire qu'elle est fondée, — nous sommes des hommes de progrès et des hommes de liberté ; nous ne voulons pas ici d'esprit de secte ou de coterie (*Très bien!*), ni de coterie politique, ni de coterie religieuse, ni même de coterie économique. (*Applaudissements.*)

Nous ne craignons pas, à l'occasion, de faire appel au concours d'hommes d'origine, d'opinions, de tendances même différentes. (*Applaudissements.*) Cela

seul, Messieurs, suffirait à vous expliquer la présence à mes côtés, ce soir, de M. Paul Desjardins. (*Applaudissements.*)

On vous a dit, Messieurs, que nous étions des cerveaux desséchés... (*Rires.*) Desséchés sans doute par l'étude, ce dont je prendrais facilement mon parti; desséchés plus encore par l'âge, car, Messieurs, les ouvriers intellectuels, comme les ouvriers de l'outil, n'arrivent pas impunément au grand-âge de cinquante ans. (*Rires.*) Ce reproche, Messieurs, cette épithète de cerveau desséché, je n'imagine pas que l'on puisse l'adresser à notre conférencier d'aujourd'hui. (*Rires.*) Lui, au moins, n'est pas un fossile... (*Rires*), à moins, toutefois, que les jeunes gens de cette fin de siècle ne fassent dater la décrépitude de la trentième année. (*Bruit. — A la porte! — Tapage.*)

Messieurs, je vous prierai de vouloir bien me laisser la police de la salle. C'est une fonction délicate, je le reconnais, mais je veux l'assumer et l'assumer tout seul. (*Applaudissements.*) Le président, dans une réunion comme celle-ci, a, il est vrai, un rôle ingrat : il n'a pas derrière lui de règlement; il ne peut vous rappeler à l'ordre; il n'a même pas à sa disposition le fameux petit local dans lequel, au Palais-Bourbon, on peut interner les députés trop turbulents. (*Rires et applaudissements. — Un assistant : Vive Jaurès! — Cons-puez Jaurès, conspuez!*)

Je suis donc obligé de faire appel à votre concours. Je vous prie, Messieurs, tous, quelle que soit votre opinion, de vouloir bien montrer que vous êtes des hommes bien élevés, — et si, par hasard, il se trouvait parmi vous quelques jeunes gens qui ne le fussent pas, je leur serais obligé de faire comme s'ils l'étaient. (*Rires et applaudissements.*)

Je reviens à mon sujet. On vous a dit, Messieurs, que nous étions des satisfaits... (*Un assistant : Des repus!*) — des repus, si ces Messieurs le veulent; que

nous étions des avocats intéressés du capital et du capitalisme. C'est là encore, permettez-moi de vous le dire sans offenser personne, c'est là un reproche qui tombe mal aujourd'hui. Tous ceux qui connaissent M. Paul Desjardins, savent que, en toutes choses, il s'est montré plus soucieux de réforme que de conservation. Je dirai même, Messieurs, que, s'il se rencontre, parmi vous, quelques-uns de ces suspects, quelques-uns de ces réprouvés ou de ces nouveaux parias que l'on appelle des rentiers et des propriétaires (*Rires*), je les prierai de ne pas s'offusquer si, dans les paroles que va nous adresser notre conférencier, ils découvrent quelques mots sévères pour la richesse ou pour les riches. M. Paul Desjardins n'a pas toujours été tendre envers les favorisés de la fortune; il s'est montré parfois dur pour la société et pour l'état social actuel. Cela ne nous a pas empêchés de lui demander son concours. Nous n'avons pas voulu nous arrêter devant quelques témérités de langage ou quelques audaces de pensée. En appelant M. Desjardins, nous n'avons vu qu'une chose : notre communauté d'aspirations, notre commune passion pour le progrès social et pour le relèvement moral. (*Applaudissements.*)

Car, nous aussi, Messieurs, nous sommes des hommes de progrès, et si nous prétendons défendre la société, nous ne serons jamais des champions attardés de l'immobilité. Tout comme M. Paul Desjardins et ses amis de *l'Union pour l'action morale*, nous pensons, Messieurs, qu'il n'y a pas de progrès social sérieux, pas de progrès social durable, sans progrès moral.

**Les questions sociales sont en grande partie
des questions morales.**

On vous a dit maintes fois, et c'est presque devenu un lieu commun, — pour moi, Messieurs, je me fais

honneur d'avoir été un des premiers à l'affirmer parmi nous, — on vous a dit que la question sociale était, en grande partie, une question morale. (*Très bien! — Bruit.*) Oui, je ne crains pas de le répéter, la question sociale ou, plus exactement, les questions sociales sont, en grande partie, des questions morales. (*Bruit.*) J'ai dit, remarquez-le bien : en grande partie, — parce que je ne suis pas de ceux qui trouvent que ces troublantes questions sociales sont uniquement des questions morales; mais j'oserai dire que, si vous voulez aller au fond des choses, elles sont, avant tout, des questions morales. (*Applaudissements.*)

C'est là une vérité, Messieurs, à laquelle nous tenons essentiellement; et je vous prierai de ne pas vous étonner si, dans la série de nos conférences, vous en trouvez presque autant de consacrées aux questions morales qu'aux questions purement économiques. Notre grand souci, Messieurs, et en cela nous nous rencontrons encore avec les promoteurs de l'Union pour l'action morale, c'est le relèvement moral du pays. Et, quand je parle du relèvement moral, je vous conjure de bien m'entendre, je n'ai pas seulement en vue le peuple, les classes ouvrières, les prolétaires... Non, Messieurs, j'avoue, quant à moi, que j'ai peu de goût pour ce que j'appellerai les moralistes de salon ou de club qui, entre deux parties de baccarat, parlent de la nécessité de moraliser le peuple. (*Très bien! très bien!*)

Non, le peuple n'est point seul à avoir besoin d'être moralisé; et les hautes classes, les classes aisées, les classes instruites ont tout autant besoin de relèvement moral. (*Applaudissements.*) C'est pour cela que nous osons venir vous parler de morale, à vous, jeunes gens des écoles qui, quelles que soient vos opinions personnelles, appartenez à la portion instruite, à la portion éclairée, à la portion supérieure de la société actuelle. (*Un assistant : Merci!*)

Il y a, Messieurs, — et je suis obligé, moi aussi, d'avoir des sévérités, sinon pour les hautes classes tout entières, au moins pour la vie mondaine, — il y a une manière de vivre, il y a une manière de s'amuser, il y a une manière de jouir de la vie et de la fortune qui, pour le peuple, est une leçon d'immoralité en même temps qu'une leçon de socialisme. (*Très bien! très bien!*)

Le péril moral.

L'immoralité, Messieurs, et, avec l'immoralité, je dirai la frivolité, la futilité de certaines classes de la société, est un des dangers de notre société. Le péril social se double pour nous d'un péril moral. Or ce péril moral, nous voulons le conjurer en même temps que le péril social, et pour cela, nous nous adressons à la jeunesse, car c'est sur la jeunesse que repose notre espoir de purification et de relèvement. (*Bravos.*)

La France, Messieurs, la France traverse aujourd'hui, à cet égard, une des phases peut-être les plus sombres de son histoire. Jamais nous n'avons vu la corruption s'étendre aussi loin dans le pays, descendre aussi bas et monter aussi haut. Cette corruption, Messieurs, nous sommes de ceux qui ne voulons, à aucun prix, pactiser avec elle; cette corruption, nous venons la dénoncer et la stigmatiser devant vous. (*Applaudissements répétés.*) Et ici, Messieurs, je ne craindrai pas de me rencontrer avec les socialistes... (*Un assistant : Comment, les socialistes !*) Un d'eux, à la tribune de la Chambre des Députés, dénonçait ce qu'il appelait la pénétration mutuelle de la finance et de la politique. Cette pénétration mutuelle, s'il m'est permis de parler de mes propres efforts, je suis un de ceux qui, par leurs écrits, ont le plus contribué à la

signaler et à la flétrir. (*Applaudissements.*) Cette pénétration mutuelle, comme disait M. Jaurès, de la politique et de la finance, — et j'ajouterai : cette pénétration par le canal infect d'une Presse sans vergogne (*Applaudissements*), cette infiltration l'une dans l'autre de la finance et de la politique, nous devons tous, Messieurs, la combattre et nous révolter contre ceux qui la couvrent de leurs complaisances. (*Bravos. — Un assistant : Vive la Révolution ! — A la porte !*)

Et puisque, Messieurs, nous rencontrons, devant nous, cette triple corruption : corruption hypocrite de politiciens rapaces qui trafiquent de leur mandat et abusent de la crédulité populaire, commettant ce que j'oserai appeler le péché irrémissible dans une démocratie, le péché contre le peuple ; — corruption cynique de courtiers interlopes, d'agents d'affaires véreux qui, venus de tous les coins de l'étranger, s'abattent sur la France comme sur un corps déjà en décomposition (*Applaudissements*) ; corruption de la Presse, corruption du journalisme, la plus funeste peut-être de toutes, parce que, par elle, le virus peut s'insinuer dans les veines de toutes les classes de la nation (*Bravo !*), corruption la plus humiliante assurément pour nous autres, hommes de plume, qui avons cru à la mission de la Presse, à la vocation sociale du journal, et qui, en choisissant la profession d'écrivain, croyions remplir la plus noble et la plus haute des fonctions : — cette triple corruption, Messieurs je vous invite, encore une fois, à la flétrir avec nous ; je vous conjure de déclarer que, vis-à-vis d'elle, vous serez toujours intransigeants et irréconciliables. (*Applaudissements répétés.*)

Messieurs, si nous voulons nous attaquer à cette corruption publique et privée, si nous voulons en triompher, quels moyens faut-il prendre ? Est-il, pour cela, vraiment nécessaire, comme certains nous y convient, de détruire la société ? Pour guérir ces

plaies morales, faut-il renverser tout l'ordre social ? ou, comme d'autres semblent se le persuader, suffira-t-il de recourir à la loi, à l'Etat, au Gouvernement ? Non, Messieurs ; ici encore, ne comptez pas trop sur la loi et n'attendez pas le salut de l'Etat.

Nous sommes en face d'un mal moral, et à mal moral, il faut des remèdes moraux. Le mal est en nous, le mal est dans les âmes. Pour en triompher, il faut s'attaquer au principe même du mal, il faut purifier les âmes et fortifier les volontés. Pour sauver notre société française menacée de décomposition morale, pour tirer notre pays de la boue où il enfonce jusqu'à étouffer, il faut, comme nous y invitent M. P. Desjardins et ses amis, recourir à l'effort moral, et toute réforme morale doit commencer par la réforme individuelle. (*Très bien ! très bien !*)

Je conclus, Messieurs. Je vais donner la parole à mon ami, M. Paul Desjardins. Il est jeune, il est encore en pleine jeunesse. Il a voué sa vie à cette grande cause du progrès moral ; il lui a sacrifié ses plus légitimes ambitions ; il a renoncé, pour elle, aux succès littéraires que lui promettait sa jeune renommée. (*Applaudissements.*) Il a, plus que personne, Messieurs, qualité pour venir parler à des jeunes de la morale et du devoir. (*Applaudissements.*)

La parole est à M. Paul Desjardins. (*Applaudissements.*)
— *Vive Desjardins !*

CONFÉRENCE DE M. PAUL DESJARDINS

LE DEVOIR D'AINESSE

M. PAUL DESJARDINS. — Je suis persuadé, Messieurs et chers amis... (*Un assistant : De quoi?*) — Je vais vous le dire. (*Un assistant : Hé! mon petit!!...*)

M. LE PRÉSIDENT. — Messieurs, je vous ai laissés m'interrompre... Je vous ferai remarquer que la situation n'est pas la même pour notre conférencier : il est notre hôte... vous devez l'écouter. (*Applaudissements.*)

M. PAUL DESJARDINS. — Je suis persuadé, avec Herbert Spencer,... (*Rires*) qu'au fond de toutes les idées qui nous choquent comme des erreurs, il existe quand même « une certaine âme de vérité ». C'est à cette âme-là que je m'adresse toujours ; c'est elle que je vois et que je salue lorsque je me trouve en présence de personnes qui pensent autrement que moi.

Je ne sais s'il y a des socialistes et des collectivistes ici... c'est possible... (*Un assistant : Il n'y en a pas! — Un autre assistant : Tant mieux!*)

Mais je suis assuré qu'à la racine de ces doctrines socialistes ou collectivistes, qui me paraissent des erreurs, git tout de même un amour réel du peuple souffrant, avec un appétit ingénu de la justice.

Et voici la démonstration vivante que j'en propose : S'il y a ici des étudiants collectivistes, qu'un d'entre eux, simplement, prenne son chapeau et passe au milieu de nous ; qu'un étudiant libéral, c'est-à-dire un contradicteur du premier, se lève aussi, et qu'il fasse de même. Ouvrons notre séance par cette ré-

conciliation, cet acte d'unanimité ; faisons ensemble une collecte pour les malheureuses familles de Montceau-les-Mines. (*Triple salve d'applaudissements. — Un socialiste se lève pour faire la collecte. — Bruit. — A la porte ! A la tribune ! Il est saoué ! — Tumulte.*)

Messieurs, si nous voulons donner une troisième représentation de *Beaucoup de bruit pour rien*, que ce soit une représentation à bénéfice, du moins ! (*Rires. — Plusieurs étudiants font la collecte dans les rangs. — Un assistant : N'enlevez pas la grenouille !*)

.

Vous voyez, Messieurs, qu'il y a quelque chose sur quoi nous sommes tous d'accord. (*Applaudissements.*)

Nous savons tous qu'il faudrait être bons et justes. Il y a seulement des difficultés de définition, puis des difficultés d'application.

Ce soir, j'ai voulu, puisque je me trouve en face d'étudiants comme moi, parler d'une de ces applications de la Justice et de la Bonté qui les concerne particulièrement. Je voudrais inviter les jeunes gens réfléchis qui m'entendent, dont le trésor n'est pas monnayé, en général, mais impondérable et impayable, à une forme de *charité intellectuelle* tout à fait à leur portée. Il faut qu'ils se rendent compte que les plus pauvres peuvent encore payer toute leur dette à la société, et que cette dette qu'ils acquittent ainsi est une des plus essentielles, des plus pressantes, un suprême espoir de notre peuple. Nous parlerons donc ce soir (les affiches vous ont déjà prévenus) de ce que j'appelle : *le Devoir d'Aïnesse*.

La société moderne doit être une fraternité.

Messieurs, nous concevons aujourd'hui la société comme une fraternité. De cette fraternité la société réelle diffère encore cruellement, il est vrai, mais

c'est du moins l'idéal que nous avons dans l'esprit. L'abolition du servage, la diminution des droits du chef de famille et du chef d'industrie, l'acheminement visible de tous les peuples civilisés vers cette forme de gouvernement mutuel et fraternel qu'on appelle une *république*, en sont autant de signes.

Il n'en a pas toujours été ainsi. Jadis la société se construisait autrement, dans la croyance de ceux qui y participaient, et, par suite, dans la réalité de l'histoire. Alors, la relation de père à enfants était le type des relations qui s'établissaient dans la société, image terrestre de la hiérarchie religieuse qu'on se figurait dans le ciel. Dieu le Père, avec la couronne et le globe, régnait au-dessus des nuées, et sa volonté clairement énoncée dans des livres anciens, incontestés, interprétés à leur tour par des hommes illuminés d'en haut, devait être suivie avec docilité, sans que rien restât à chercher ou à examiner. La libre activité des esprits, qui est aujourd'hui le devoir, eût été alors rébellion coupable. Et l'arrangement social se réglait là-dessus. Philippe-Auguste ou saint Louis, c'était « Notre Père qui est au Louvre, dont la volonté doit être faite comme celle de Dieu au ciel; qui doit donner à chacun le pain quotidien dans la limite du possible, et le délivrer de toute espèce de maux ». On avait alors, quand on était le roi, charge de la conscience de ses sujets, qui étaient des enfants : « J'ai choisi pour vous ce que vous croirez; j'ai pris sur moi de décider où est la justice; ma volonté est règle du bien et du mal; mon idéal de vie sera le vôtre. Ne soyez pas inquiets de ce qu'il y a à croire. Obéissez. »

J'ai souvent réfléchi, Messieurs, à ce qu'il y a de mystérieux, d'anormal, de presque monstrueux moralement, et pourtant de nécessaire dans ces droits que le père s'arroge jusqu'à l'âge où il a su se rendre lui-même inutile. Il porte en lui, par une gestation plus prolongée et plus délicate que la gestation natu-

relle de la mère, la conscience de ses fils. Il doit penser pour eux (donc doublement penser bien).

Encore une fois, cela est nécessaire, il faut le comprendre, et ce serait mal entendre son devoir de père que d'émanciper trop tôt ses enfants. Mais que voulez-vous y faire ? Aujourd'hui la hiérarchie, qui a produit une si harmonieuse unité jadis, ne peut plus se justifier en droit, par des délégations d'en haut. Elle a disparu des croyances ; elle va disparaître des faits.

Acceptons donc la fraternité ; réalisons-la.

Qui sont les frères aînés ? Les aînés apparents

Voici, dès lors, les questions qui se posent aujourd'hui. Entre tous ces frères que nous sommes, en droit, y a-t-il, en droit, des *aînés*, et quels sont-ils ? C'est la première question.

Ont-ils des devoirs envers leurs cadets, et quels devoirs ? C'est la seconde question.

Et enfin, pour l'accomplissement de ces devoirs, quelles difficultés rencontrent-ils autour d'eux et en eux-mêmes ? C'est la troisième question.

D'abord, de savoir s'il y a des aînés et quels ils sont.

Fraternité ne veut pas dire égalité, ni parité. Entre les frères, il y en a toujours de plus avancés dans la vie, de plus riches de vie. Qui sont-ils ? Naturellement, cela dépend de l'idée qu'on se fait de la vie elle-même.

Si la vie est ce pèlerinage à travers la durée, cet enchaînement de jours et de nuits qui n'a pas d'autre terme ni d'autre but, semble-t-il, que l'heure dernière, où le souffle s'exhale, les aînés seront les plus rapprochés de ce but suprême, les plus vieux. Ce fut la croyance des anciennes sociétés, qui constituaient, au-dessus du peuple, des Anciens, une *gerousia*, un sénat,

un conseil de vieillards. On regardait ceux-ci comme plus sages, étant plus expérimentés.

Cependant à certaines gens la longueur de la vie n'a pas profité. On connaît des enfants en cheveux blancs qu'il faudrait mener en lisières. Quels pauvres guides pour les peuples ! La vieillesse, qui est encore un prestige, n'est donc plus un titre. Et j'en dirai autant de la vieillesse des races, de l'historicité des familles : c'est là aussi une superstition qui est morte, et beaucoup de nobles l'ont enterrée...

Si, maintenant, l'objet de la vie est l'extension de l'activité de l'homme en utilisant le travail des autres, le travail du plus grand nombre d'hommes possible, alors les *ainés* ce sont les riches, ceux qui, par leur argent représentant un infini travail accumulé, rayonnent au loin, agissent au décuple, au centuple du pauvre homme leur voisin. Je reconnais que cette conception est vraie en partie, et qu'agissant plus, les riches sont encore plus tenus de bien agir, comme des frères aînés. Aussi l'on vous parlera, dans huit jours, des *devoirs du capital*. (Je serais incompetent pour en parler, quant à moi, appartenant à cette catégorie de salariés mensuels qui connaissent l'aisance de loin en loin, mais qui, à partir du 3 du mois, sont toujours un peu gênés.) (*Rires.*) Je conviens donc, avec Le Play, et avec tous les économistes encore préoccupés d'être des hommes, que la richesse est une magistrature (magistrature à laquelle je ne serai jamais candidat, quant à moi), magistrature lourde par ses obligations et ses responsabilités.

Mais, Messieurs, elle tombe souvent sur d'étranges épaules. Lorsqu'il m'est arrivé (rarement) d'être reçu chez des financiers importants, j'ai observé qu'à part leur habileté technique à exploiter les hommes, ils ne se dirigent pas mieux que d'autres. Ils ne se rendent même pas un compte net de ce que représente leur argent, ni d'où il vient, ni à quoi il est bon. On

n'a pas idée de ce qui peut se dire de balourdises ou de monstruosités naïves, en buvant un champagne excellent. Ces riches ne sont pas encore parvenus, si je puis ainsi parler, à s'intérioriser le prestige de leur fortune ; celui-ci leur est toujours extérieur. Ce sont des totaux ; ce sont des sommes plutôt que des hommes. (*Rires et applaudissements.*)

Les riches ne sont donc pas encore les *ainés* que nous cherchons ; puisqu'ils auraient besoin d'être guidés et instruits par des aînés, eux-mêmes.

Continuons. L'objet de la vie est-il plutôt le développement de l'intelligence, de l'imagination, et la réalisation de son activité dans les œuvres de l'art ? Alors les vrais aînés, les plus avancés dans la vie, ce seront les savants et les artistes. C'est là, Messieurs, une conception, vraie partiellement, et très répandue aujourd'hui. On nous parle tous les jours d'une *aristocratie intellectuelle*, formée d'artistes, de littérateurs ; et j'ai remarqué qu'en général ceux qui en parlaient commençaient toujours par s'y ranger. (*Rires.*) On désigne d'abord sa chambre dans le palais que l'on projette ; on y ajoute une place pour ses amis, et cela fait que toute la maison est déjà occupée avant d'être bâtie. (*Rires et applaudissements.*)

Nous vivons en un temps où l'homme pourrait se définir à la manière des naturalistes : *Homo animal litterarium* : l'homme est un animal capable de faire des livres. (*Rires.*) Quand il en a fait, il peut dire que sa destinée est accomplie... (*Rires.*)

C'est en vertu de cette conception spéciale de la destinée de l'homme qu'il se fait tant de promotions de jeunes *aristocraties*, chaque mois, dans les petites Revues. Pour nous, avant même d'examiner les titres de ces jeunes gens, nous rejeterons leur cher vocable : *Aristocratie*. Le mot et l'idée d'*ainesse*, quoique un peu inaccoutumés, valent mieux ; il ne s'y trouve pas le fâcheux suffixe *cratie*, qui évoque toujours une idée

de commandement, de tyrannie. (Nous tenons trop à la liberté pour nous complaire même dans le mot de *démocratie*, et nous aimerons mieux *démophilie*, amitié pour le peuple.) (*Applaudissements.*)

Mais quels sont les titres de ces écrivains et de ces artistes qui prétendent nous commander ? On répond d'un mot : le talent. Oui, en France, ce qu'on appelle le *talent* a un prestige irrésistible. On est tout près de s'entendre avec ses contradicteurs mêmes, dès qu'ils vous en reconnaissent. Beaucoup de gens sont ainsi plus préoccupés de faire « un bel article », comme on dit, que d'avoir raison. (*Rires.*) J'en ai connu. Je ne dirai pas (ce serait entrer dans les confidences) que j'ai été de ceux-là, à mon heure. (*Rires.*)

Mais quand on cherche à définir ce qu'est en somme ce prestigieux talent, on en arrive à penser que c'est, peut-être, une certaine faculté de paraître penser ce que réellement on ne pense pas, et de paraître à volonté sentir ce qu'on ne sent pas. C'est le don de faire illusion. Remarquez, en effet, que, se trouvant en présence d'œuvres réellement sincères, comme *l'Imitation de Jésus-Christ* ou les *Pensées* de Marc-Aurèle, ou celles de Pascal, on n'a pas même l'idée de dire : « Quel talent il y a là ! » — on ne le voit pas. Et lorsqu'on cherche un directeur, un conseiller, un ami, ce n'est pas à la porte d'un *homme de talent* qu'on va d'abord frapper. Le caractère passe avant. Et puis, au talent se trouve généralement associé un certain contentement de soi. On est un peu enflé, on s'applaudit de sa distinction, et de ne pas ressembler au premier venu. Disons-le : de telles personnes, qui comptent sur l'admiration d'autrui pour régner, ne se rendent pas assez compte que l'individualité de chacun, la marque personnelle où il se complait, sa signature, son style, le coin auquel est frappée son œuvre d'art, est justement ce qui la rend stérile pour la Fraternité, en l'empêchant d'être un aliment assimilable à autrui.

L'individuel n'agit pas. Ce qui agit réellement sur les autres, c'est ce qui passe l'individu, c'est ce que nous avons de plus intime et, par conséquent de plus commun, de plus éternel, de plus universel. Nous dirons donc volontiers à ces jeunes gens : « De grâce, si vous voulez que la vérité règne, ôtez-vous de devant la vérité ! » (*Applaudissements répétés.*)

Enfin une idée plus profonde et plus mûre sur la vie est celle qui la fait consister dans l'expérience de la souffrance, de la peine. L'ainé est alors celui qui a le plus souffert. Soit. La peine est l'école de la compassion, et par elle on comprend beaucoup de choses par le dedans : il y en a même que l'on ne comprendra jamais que dans la proportion où l'on aura souffert. Je le sais. Dans le deuil on ne laisse approcher de son cœur, comme de clairvoyants et délicats frères aînés, que ceux dont le cœur fut blessé aussi, et qui savent... Mais encore faut-il faire une distinction entre la souffrance passive, que l'on subit comme un cataclysme naturel, comme une pluie maudite, en pliant le dos, et la souffrance active, celle qui se convertit en énergie, en puissance et en raison d'agir, et qui seule réellement comprend, parce qu'elle se soumet. On l'a dit : « C'est moins à la grandeur de sa souffrance que s'évalue la grandeur d'une âme, qu'à la grandeur de sa soumission. » (*Applaudissements.*)

Les vrais aînés.

Nous touchons au but, Messieurs. En réalité, l'objet de la vie comprend tous les objets particuliers que nous venons de dire, les unifie et les harmonise. L'objet de la vie, c'est le développement de la vie elle-même, — l'effort, le *nisus* qui, progressivement, nous tire de l'égoïsme inconscient de l'animal, par qui nous étions d'abord étreints, pour nous élever

peu à peu à la liberté et à la pleine conscience : l'objet de la vie, c'est d'entrer dans la vérité, et d'y entrer par toutes nos énergies d'intelligence, de volonté et d'amour à la fois (1).

Dès lors, vous apercevez, Messieurs, que dans cette grande mutualité de Frères que doit être notre société moderne, les plus avancés, les *ainés*, ce sont les plus vivants par l'âme, les plus conscients, ceux qui sont dans le vrai.

Examinons cela de plus près. Le citoyen simple et ordinaire travaille au fond de sa cellule, atelier, bureau, école, caserne, navire, dans un coin de cette vaste ruche que la croissante division des tâches complique infiniment ; il se préoccupe de son métier, de son art, de sa science (il le faut bien, pour que tout marche avec exactitude) ; il a sa part de douleur et de joie comme sa part de labeur, il suit ses goûts ; il aime, se marie, tombe malade et meurt. Quant à s'expliquer les lois naturelles et les lois historiques qu'il subit ainsi, cela passe sa compréhension ; il a puisé ce qu'il en pense à la petite école où il est allé gamin ; puis au livre et au journal qui lui fournissent les termes dont il désigne ce qu'il éprouve naïvement ; puis à l'Eglise ou à la Loge maçonnique dont l'autorité trace une ornière à sa propre raison. Pourquoi est-il placé ici et enchaîné à un travail incessant ? Que veut cette servitude et qu'est-ce qu'échafaude ce travail ? Comment savoir si tant d'efforts ne servent qu'à gagner la subsistance d'un corps qui demain aura disparu, et, si, à part cela, ils sont perdus ? Pourquoi s'imposer des tâches gratuites, sans aucune récompense ? Pourquoi tant d'injustice dans la distribution des biens et des maux ? Pourquoi deux

(1) A partir d'ici, la plus grande partie de la conférence de M. Desjardins a été déjà reproduite dans le *Bulletin de l'Union pour l'Action morale* (Paris, 152, rue de Vaugirard), n° du 15 février 1895.

maux, ou davantage, contre un bien ? Pourquoi enfin est-il au monde, et pourquoi le monde même est-il ?...

A ces *pourquoi*, que les cadets de la société posent (quand de loin en loin ils se mettent à penser), ce sont les aînés qui doivent répondre. Dans la même maison quelquefois, de l'autre côté d'une mince cloison, vit un homme conscient et intérieurement libre ; cet homme a éprouvé le mystère et la difficulté des choses, il a aperçu l'harmonie profonde de tout, y compris la douleur et le mal, du point de vue moral, qui seul révèle le sens du monde, et parce qu'il a été initié par son effort même à cette harmonie dont il a produit une image en lui. Il est sensiblement plus avancé dans la vie que ses voisins ; il vaut plus qu'eux : il est leur aîné. Ce n'est pas qu'il soit plus riche, ordinairement (oh ! quelle petite chambre mal ornée habitait l'homme le plus libre et conscient que j'aie connu !), ni même plus instruit, ni qu'il parle mieux. Seulement c'est un de

Ces hommes dont les sens obscurcissent moins l'âme,

comme dit Lamartine. Un homme volontairement bon et qui réfléchit. Il ne sait peut-être pas jouer de la lyre, pour me servir d'un exemple d'Epictète ; mais il sait s'il faut en jouer, et à quoi cela est bon ; chose que le plus habile joueur de lyre ne sait peut-être pas. Entendez, Messieurs, cet apologue : le joueur de lyre, c'est l'homme habile dans sa partie. Tel, par exemple, l'économiste. Celui-ci nous annonce que si nous prenons telle détermination, notre fortune sera compromise : très bien, il le sait. Mais de savoir si nous devons, oui ou non, compromettre notre fortune pour quelque raison d'un autre ordre, c'est ce qu'il ne peut pas dire. Tel encore, le médecin : il connaît, par aventure, quelques moyens de prolonger notre vie douloureuse ; mais faut-il la prolonger ou non, au prix de souffrances infinies et de mutilations ?

C'est une question d'un autre ordre, que le médecin n'a aucun titre à résoudre. Ici intervient l'ainé, le conseiller bien informé du *pourquoi*, de l'*à quoi bon* de chaque chose. Et s'il peut nous fournir une réponse à ces questions d'un autre ordre, c'est qu'il met dans son esprit chaque objet à sa place, au sein de l'ensemble, à commencer par lui-même (comment ne serait-il pas modeste?). Ainsi il entreprend son travail et il se plie à tout, mais en sachant pourquoi; et il peut se donner les pourquoi de ces pourquoi, en remontant à une Fin unique, qui est, à la fois, celle pour laquelle il vit, et celle pour laquelle tout existe. Il est donc comme introduit dans les secrets conseils où les destins du monde se déterminent.

Voilà une réelle supériorité, une ainesse, Messieurs, au sein de notre fraternité moderne tout unie. (*Applaudissements.*)

Je vois plusieurs personnes hocher la tête. Ceci vous paraît abstrait et philosophique, un peu difficile à comprendre, Messieurs, et surtout difficile à faire comprendre au peuple. Détrompez-vous.

Le peuple a confusément le sentiment de cette supériorité. En voici un signe. Notre ami M. Charles Gide, à l'ouverture des cours des Facultés de Montpellier, observait dernièrement que les métiers manuels étaient partout désertés pour les professions dites libérales, où l'on est censé travailler du cerveau. Tout le monde sait cela. M. Gide en donne plusieurs raisons : préférence pour la propreté physique, paresse, appât du gain, considération plus grande (ce qui, à vrai dire, est expliquer le fait par le fait même)... J'accorde que ces raisons sont exactes, et je sais, en tout cas, que les paysans se trompent en voulant faire quand même de leurs fils des professeurs ou des abbés. Mais au fond d'erreurs si générales il y a d'ordinaire une vérité interprétée à faux. Le journalier, le ferblantier, l'aiguilleur de chemin

de fer, que veut-il? Il ne veut pas, il sent confusément qu'il ne doit pas vouloir que son fils soit un *outil* aux mains des autres; voilà son obscure arrière-pensée; il ambitionne donc pour lui l'accès à cette sorte de clergé permanent de l'humanité, formé de ceux qui aperçoivent les choses dans leur profondeur, dans leur pourquoi et qui paraissent ainsi approcher Dieu de plus près. J'ai connu un jeune homme du peuple qui faisait la grande pêche sur la mer arctique; il fut pris de doutes et d'inquiétudes philosophiques en veillant à son quart de nuit sur le pont de sa goélette : à la fin il n'y put tenir; il voulut *comprendre* ce qu'il faisait et sa place dans le monde, il s'évada de son rude métier manuel, il se jeta sur les livres et la science, pour y trouver plus de clarté.

C'est ici, Messieurs, et ici seulement que git l'erreur. Elle consiste à croire que parce qu'on aura appris le latin on aura mieux pénétré le mystère de la vie. Non : celui-ci se révèle, dans toutes les conditions, à l'homme qui se sera d'abord soumis aux commandements de son état. Le simple soldat Platon Karataïef et le domestique Piotr, dans Tolstoï, en sont aussi instruits que cela est nécessaire; ils sont des *ainés*, eux aussi. Et inversement, combien, parmi les délégués attitrés que l'humanité envoie au-devant du vrai, s'égarent en chemin ! Les professions dites libérales deviennent métiers; l'utilitarisme le plus bas, le plus aveuglant, s'y répand; et il s'y ajoute encore, ce qui les ravale au-dessous du labeur mécanique des usines, la triste grossièreté de la profanation, lorsqu'on voit des gens qui travaillent du cerveau, qui enseignent, et qui ne savent pas ce qu'ils font. (*Applaudissements.*)

Nous apercevons donc à présent quels sont ceux, parmi nous, qui ont rang d'ainés : les plus réellement vivants, les plus conscients, ceux qui ont fait l'unité en eux-mêmes, les plus intérieurs.

Il est difficile de les nommer ici. C'est que ce ne sont pas du tout des pontifes de petites revues, empêtrés dans leur personnalité, et, pour ainsi dire, projetant leur silhouette sur tout ce qu'ils disent. Comment les désignerais-je ? Ils sont, pour la plupart, inconnus. Ils ne se connaissent pas eux-mêmes pour tels, car il est de leur définition justement de ne jamais s'arrêter à eux et d'être comme transparents devant le vrai qu'ils nous manifestent. (*Applaudissements.*)

Mais il n'est pas besoin de tirer leurs noms du sac comme ceux des conscrits qu'on appelle au danger. Par cela seul qu'ils auront entendu et compris cet appel, ils se seront désignés eux-mêmes.

En quoi consiste d'abord le devoir des aînés.

Articulons donc simplement (et c'est notre second point) le devoir d'aïnesse qui leur incombe dans notre moderne fraternité.

Nous pouvons le faire d'un mot, en dénaturant un proverbe qui avait cours jadis à propos des grands. Il était commun de dire qu'on devait aux grands la vérité. Disons à présent : *On doit aux petits la vérité.* A ceux qui peinent et qui errent confusément, c'est la plus grande charité à faire. Ceci contient tout.

Je vous vois sourire. Je vous entends répondre : Mais la vérité, si vous voulez dire celle qui est la clef de la pensée et de la vie pratique à la fois, ils l'ont déjà depuis longtemps ; ils n'ont qu'à y ouvrir l'oreille. — Quelle est-elle donc ? Ici, l'un s'avance et déclare : « Elle est contenue dans le symbole de saint Athanase, dans les canons du concile de Trente et de celui du Vatican. L'Eglise l'enseigne et les sacrements donnent la force de la réaliser dans la vie. »

— Mais un autre déclare à son tour : « La vertu des sacrements est une illusion : la conscience du péché et la foi intime au salut par Christ sont la vraie vérité. La Bible tient lieu des Conciles et les juge. » Un troisième, un quatrième témoin pourraient venir et définir encore la vérité, chacun à sa façon, qui ne serait pas la même. Ces prétentions rivales inquiètent, surtout quand on observe qu'aucune ne capitule devant l'autre, et qu'avec cela, toutes sont de bonne foi. Et cependant j'ai besoin de croire qu'il n'y a qu'une façon de penser qui soit la bonne. Qu'une l'emporte donc à la fin ! Que nous marchions vers l'unité ! Convertissez-moi, je vous en supplie : mon âme partagée sera la conquête de celui qui se présentera armé de l'évidence.

Je sais ce que vous allez dire : Il reste à espérer que l'unification des croyances de tous les civilisés se fera. C'est le vœu de Léon XIII (vous avez lu sa dernière encyclique). C'est le vœu de tous ceux qui, ainsi que lui, aspirent invinciblement à l'harmonie, comme à un signe du vrai. (*Applaudissements.*)

Cette unification peut se faire de deux façons : extérieurement, politiquement, en quelque sorte, par un Parlement des religions tel que celui de Chicago, l'an passé. Ça été un très bel essai, Messieurs. Mais je ne crois guère à ce moyen ; d'abord, en réalité, tout ne se passe pas d'église à église ; il y a une libre pensée fort religieuse, il y a la science, la philosophie moderne, d'autres puissances à consulter, qui ne peuvent guère être représentées dans un Congrès. Et, ensuite, ce n'est plus par un vote à la majorité des voix qu'on peut espérer aujourd'hui de faire virer des milliers de consciences à la fois. L'origine de la croyance serait trop peu reculée dans le mystère... Les votes des Parlements se discutent trop aisément.

L'unification par le dedans, par l'approfondissement de la certitude religieuse jusqu'en ses racines,

reconnues éternelles et universelles, aurait une tout autre force, si elle est possible. Peut-être est-ce là, en effet, le salut que les peuples attendent, Messieurs. (*Bruit. — A la porte!*)

Mais, enfin, il est temps qu'on y songe. Je le répète : *on doit aux petits la vérité.*

Ils la demandent si avidement ! Vous n'en avez pas idée. Vous ne vous figurez pas combien souvent, dans les petites villes, un professeur de collège est interrogé par quelque ouvrier ou quelque bourgeois modeste, qui veut savoir si décidément on doit croire encore à un Dieu, père des hommes, et à l'immortalité des âmes. On suppose qu'il le sait, lui qui a étudié ! Et on ne lui soupçonne pas un intérêt professionnel à défendre de vieux dogmes reçus. On se confie donc à lui avec l'abandon qu'ont les malades au médecin qui connaît mieux leur propre corps qu'eux-mêmes. On voudrait enfin y voir clair... Et parfois ce sont des sommations précises, auxquelles les philosophes et les écrivains doivent répondre. Peut-être avez-vous entendu parler de réunions récentes où l'on a vu le tête-à-tête (tragique, en vérité !) de plusieurs maîtres de nos petites écoles primaires avec quelques philosophes, écrivains, critiques, qu'on regarde comme les porte-parole de l'opinion. J'aurais voulu qu'ils fussent là, et qu'ils entendissent, ceux qui jugent superflue la Charité intellectuelle dont je parle. — Il faut donner une *âme à l'école*, disait-on ; l'éducation qu'on y dispense n'a pas une efficacité assez profonde. — En effet, répondaient les instituteurs. Mais cette *âme de l'école* ne peut être différente de l'*âme du peuple* même, réfléchie et concentrée dans tous ces petits foyers. Or, l'âme du peuple, quelle est-elle en somme ? Quelle est l'évidence immédiate, centrale et initiale pour nous tous ? De quelle vérité sommes-nous tous à la fois le plus sûrs et le plus épris ? A vous, Messieurs, de nous l'exprimer nette-

ment. — Ecoutez en quels termes pressants un instituteur, parlant au nom de toute la corporation, s'adressait naguère, dans une petite revue spéciale, à ceux qu'il appelait les « maîtres de l'opinion » :

« C'est aujourd'hui, pour tous ceux qui président aux destinées morales du pays, philosophes, savants, penseurs, un devoir impérieux de formuler le principe de vie qui pourra devenir demain notre règle suprême. C'est une obligation non moins rigoureuse pour les fonctionnaires éminents qui dirigent l'éducation nationale de répandre ce principe dans le personnel de l'instruction primaire. Nous qui sommes en bas, nous attendons avec impatience la bonne parole. La terre est toute prête : vienne la semence de vérité, elle donnera de riches moissons. Nous comptons qu'après avoir si longtemps et si péniblement lutté, tout en haut et loin de nous, pour la création, l'organisation et la défense de l'école laïque, les hommes de cœur qui sont à notre tête pourront enfin nous tendre la main et nous apporter le secours nécessaire de leur foi morale. Qu'ils se hâtent, qu'ils multiplient leurs démarches, qu'ils agissent par la plume et plus encore par la parole. Qu'ils organisent des conférences et même des congrès. Qu'ils publient des brochures, des revues et des journaux. L'œuvre est grande et belle : pour les aider, les ouvriers ne manqueront pas. »

Mais les « maîtres de l'opinion » ne savent que dire : ils cherchent...

Ce ne sont pourtant pas les énergiques déclarations de principes qui manquent. Un trait extrêmement saillant, en effet, dans le temps que nous traversons, est l'intempérance, la frénésie d'affirmations, en tous sens et sans preuves. Peut-être parce qu'on s'était accoutumé à une ironie oblique, serpentine, qui fuyait de conclure, une simple affirmation catégorique paraît, par comparaison, d'une suffisante soli-

dité ; et l'on ne songe pas à lui demander sur quoi elle se fonde. Nous sommes ainsi encombrés, dans les journaux, les revues et les livres, de professions de foi, qui n'ont d'autre valeur que celle, quelquefois mince, qu'y ajoute la signature. Tantôt nous lisons : *je suis convaincu de ceci* ; — mais que m'importe, si vous ne nous faites pas juges des raisons qui vous convainquent ? peut-être êtes-vous aussi par trop facile à convaincre ; — tantôt encore : *il y a deux réponses possibles à cette question* ; — vraiment ! pourquoi pas trois ? Qui nous garantit que votre dénombrement est complet ? — Tantôt l'écrivain s'arrête, s'interroge : *où est la vérité ?* — il suspend sa plume un moment, puis met à la ligne, et se répond, soudain affirmatif : elle est dans mon Église ; il a sauté par-dessus la démonstration... Charlatanisme assez souvent, et plus souvent étourderie. Et pour nous autres, public, nous sommes vraiment trop peu exigeants en fait de preuves. Voyez : l'un avance que la science fait banqueroute à ses promesses (*Rires*)..., et que la religion va reflourir sur l'ignorance humaine reconnue inéluctable. L'autre riposte que c'est la religion qui sombre déjà, et que la science recueille son héritage. Et nous, naïvement, nous pesons le pour et le contre, sans même examiner ce que les mots *science* ou *religion* contiennent. Je passe cinquante autres discussions de cette force, dans le vague, et sur des termes non définis. Que voulez-vous que croie le peuple au milieu de ces trouble-pensées ? Le peuple ne se rend pas compte combien tout cela est vain, et que ces affirmations sont sans valeur, parce qu'elles ne sont le produit d'aucune méthode. Il sent seulement une croissante fatigue, un grand dégoût de tout ce qui n'est qu'opinions personnelles, futiles et mobiles. Il veut qu'enfin on lui apporte, ou plutôt on l'aide à trouver, *la vérité* : une vérité impersonnelle, qui ne soit ni de M. Berthelot, ni de M. Brunetière, ni de

M. Desjardins, mais essentielle à chacun; qui ne soit ni d'aujourd'hui, ni d'hier, mais de toujours, qui ait sa valeur indépendamment de l'accent pathétique qu'on y ajoute, qui porte son autorité avec soi et la tire de sa conformité aux lois mêmes de l'esprit; — ou bien que, s'il n'y en a pas de telle, si tout, en fin de compte, n'est qu'opinions particulières, et si c'est le scepticisme universel qui a raison, on ait du moins la franchise de l'avouer. (*Applaudissements.*)

Messieurs, encore une fois, *on doit aux petits la vérité* — aux petits, et à tous, et à soi-même. — Assez de contradictions et de probabilité! Assez d'opinions! Il faut — et c'est là le premier soin qui revient aux *ainés* à qui je parle en ce moment — élaborer, non pas un symbole religieux en plusieurs articles (cela convenait aux relations de père à enfants, que nous déclarions tout à l'heure appartenir aux sociétés passées, non aux relations de frères aînés à frères cadets qui sont d'à présent), — mais une méthode qui mette tout homme réfléchi et chercheur à même de diagnostiquer le vrai éternel d'avec les vaisesemblances individuelles. Entendez-moi bien; je dis : *une petite Méthode populaire pour trouver la vérité en soi-même*, — qui nous sorte enfin du doute universel, dont s'autorisent aujourd'hui tous les égoïsmes, et dont nous périssons. C'est là (vous ne sauriez le croire, et ceux-là seulement le croient qui ont quelque expérience des milieux populaires — et des milieux bourgeois aussi, qui ne sont pas moins ignorants et tergiversants), c'est là ce qu'il faut poser d'abord. Et les étudiants qui m'écoutent doivent se rendre compte du manque d'un tel guide. Après cela, on pourra faire un livre populaire, un catéchisme par demandes et réponses, si vous voulez, où l'on essaiera de formuler les conclusions nettes de l'universelle enquête... Mais la *Méthode* d'abord! Rien ne peut être établi avant la Méthode.

Réponse à quelques objections.

Supposez, en effet, que, pour asseoir notre morale, nous posions d'abord d'autorité un principe, si évident qu'il nous semble, la proclamation de la réalité de Dieu, par exemple. Sous le même mot, répété par des millions de bouches, chacun enveloppera un contenu différent, suivant sa propre expérience, ou plus exactement suivant son propre besoin du divin, — suivant qu'il aura ou non reconnu en soi cette inclination toujours retombante au mal, et, d'autre part, cette volonté, qui, s'imposant à lui sans le contraindre, lui prescrit toujours de s'en retirer, et peut-être l'y aide. Seulement quand il se sera convaincu de cela par une expérience irrécusable, il comprendra ce que le mot Dieu recouvre. Il sera sûr *par lui-même* que Dieu est, que ce n'est une invention des Eglises.

Si donc, sur l'invitation de ses *ainés*, l'homme simple est ramené vers la vie intérieure, et obligé à faire réflexion sur ce qui se passe en lui, et guidé dans cette réflexion mais sous son propre contrôle toujours, il sera, je crois, saisi de la coïncidence découverte entre sa propre âme et les explications que les philosophies et les religions ont proposées, dans les limites de la conscience et de la raison. Il concevra, je crois, qu'il ne s'agit pas du tout de regarder ces enseignements-là pour vrais parce qu'ils sont écrits; mais qu'inversement ils ont été écrits parce qu'ils ont été éprouvés vrais. Ce n'est donc plus là une *vérité fermée* qui puisse être battue en brèche pour ceux qui en sont exclus; mais une *vérité ouverte*, où chacun peut entrer, pas à pas, les yeux ouverts, sans perdre un instant la corde de l'expérience authentique et de la logique, déroulée aussi loin qu'il se peut...

Et si cette *vérité ouverte* conduit à comprendre que l'égoïsme est monstrueux, absurde, contradictoire, et que la vie a pour règle certaine le sacrifice, l'amour, — alors, Messieurs, la solution des difficultés sociales sera bien avancée. On aura posé une première pierre qui ne peut fléchir.

Il est impossible aujourd'hui, Messieurs (il l'est, du moins à celui qui vous parle), de développer cette méthode d'exploration de l'âme humaine pour l'établissement d'une religion rationnelle. Mais c'est déjà un résultat que de faire voir qu'en un temps où *plus rien ne peut être soustrait à la discussion*, notre raison ne saurait rien de mieux, ni rien d'autre, que de se replier sur son centre. Voilà le point solide, puisque tout le reste n'est solide que suivant qu'il s'y rattache, et que *déraisonnable* est toujours synonyme de *faux*. Il importait de le désigner, ce point, à tous ceux qui se proposent de faire aux hommes un bien durable. Nul bien qui ne se fonde sur le vrai : que ce soit notre conclusion pour aujourd'hui.

Je surprends quelques-uns d'entre vous, je le vois, et je m'y attendais. On a cette illusion généreuse que l'entente pratique pour le bien suffit à nous unir et à conjurer les périls dont notre société est menacée. (J'ai eu cette illusion, moi aussi.) On regarde ce qui vient d'être posé comme une exigence de pure théorie, sans importance pour l'action ; on ose même dire que « toute métaphysique comme toute religion est affaire de choix individuel », ou, en autres termes, qu'il n'y a peut-être pas de loi commune des esprits, de *vérité commune à tous*, et que tout n'en ira pas plus mal pour cela.

Mais une expérience, même élémentaire, de l'action sociale, ou simplement du maniement des volontés humaines, démontre que c'est là une manière de voir toute superficielle. Si le scepticisme n'est pas convaincu et extirpé, rien n'est obtenu encore. En

effet, la charité la plus matérielle, celle des bons de fourneaux ou de vêtements, rencontre comme difficulté principale, vous le savez, la mauvaise disposition des volontés, l'égoïsme, chez tous, bienfaiteurs et secourus ; on a donc reconnu partout à la fois que la réforme morale est le levier du salut social. Mais, en fait, lorsqu'on déclare à quelqu'un qu'il doit se sacrifier à l'ensemble, il demande (j'en appelle à ce que vous savez des résistances que non seulement les autres, mais votre propre nature même oppose à votre désir du bien), il demande : Pourquoi ? A quoi bon me dévouer, m'immoler, souffrir ? A quoi bon être bon ? — Que si vous lui répondez que cela est bon à faire le bonheur des autres hommes, il vous réplique qu'il ne voit pas pourquoi il préférerait celui des autres au sien propre ; et si vous mettez en avant l'humanité, l'espèce, il riposte encore qu'il est lui-même partie intégrante de l'espèce, de l'humanité, et qu'il commence par lui. Vous voici donc obligés de recourir à quelque principe qui force son adhésion, qui le dépasse, et vous, et l'homme. Et il faut que vous le fassiez, appuyé d'une autorité non extérieure, non accidentelle, mais absolue et telle qu'il ne la puisse contester qu'en se contredisant soi-même, en renonçant à être un être pensant.

Nous sommes donc ramenés nécessairement au point que nous avons dit. Tout est suspendu à la question de savoir si le premier *devoir d'ainesse* sera rempli ou non : ce devoir qui consiste à mettre les hommes en état de se donner eux-mêmes une réponse claire et reconnue certaine à l'*A quoi bon ?* dont ils sont tentés. Ecoutez en effet ce murmure, partout entendu : « Je veux bien me priver et souffrir dans mon coin, quoique l'héroïsme ne me soit pas naturel, si vous, mes aînés, qui avez autorité, me montrez avec la clarté du jour *pourquoi* souffrir, qu'il le faut, que cela est bon, que je ne suis pas dupe d'une

vieille fable surannée en me sacrifiant. Je vous croirai, sur preuves. Seulement prêcher la moralité ne suffit pas, voyez-vous; il faut l'établir, et si solidement, si au-dessus des volontés, que les volontés sachent que, s'il dépend d'elles de n'y pas obéir, il ne dépend pas d'elles de l'anéantir ni de la rendre moins certaine. »

C'est là, dans l'établissement de cette Méthode, que git aujourd'hui, à mon avis, le premier, le plus pressant devoir d'ainesse.

Je n'ai plus que quelques mots à dire, rassurez-vous. (*Rires et applaudissements.*) Sur quelle question?... sur la dernière qui nous restait, celle des difficultés que, pour établir cette vérité, pour la répandre, on trouve dans le peuple et on trouve en soi-même.

Je n'en ai plus que pour quelques minutes, et je m'interromps un instant pour laisser à notre ami respecté M. Georges Picot le soin de vous dire quelle somme nous avons recueillie tout à l'heure.

M. PICOT. — La collecte a produit 213 fr. 50. (*Vifs applaudissements.*)

M. PAUL DESJARDINS. — Cela fait 300 pains de quatre livres, que nous enverrons demain matin au maire de Montceau-les-Mines, au nom des libéraux et des collectivistes réunis.

UN ASSISTANT. — Il fallait faire un mur : comme ça, il n'y aurait pas eu d'explosion !

M. PAUL DESJARDINS. — Mon cher interrupteur, je ne suis pas assez compétent pour savoir s'il fallait un mur quelque part. Mais ne relevez pas le mur que nous avons jeté bas entre nous, ce soir. (*Applaudissements.*)

Difficultés dans l'accomplissement du devoir.

Messieurs, il ne faut pas exagérer les graves difficultés que vous trouverez dans l'accomplissement de votre *devoir d'ainesse*; mais il faut se rendre compte exactement de leur gravité. Il est difficile de parler au peuple, sans doute. Il faut y avoir échoué bien souvent pour se rendre compte de ce qu'il faudrait pour y arriver. D'abord il n'est pas bon de se présenter comme conférencier... (*Rires.*) Il ne faut pas, ayant fait de la toilette, déballer, devant un auditoire fatigué du labeur du jour, ses théories impratiques. Il faut connaître les ouvriers; il faut vivre près d'eux, et, s'il se peut, vivre de leur vie. En somme, on gagne toujours à voir les hommes de près, — j'ai éprouvé cela, — non parce qu'on les admire plus... on les admire moins; mais on les plaint davantage. Aujourd'hui, notre costume, notre langage, nos habitudes sont différents, tout ce qui en nous n'est pas notre vrai nous-mêmes repousse nos frères. Et nos largesses ne suffisent pas à équilibrer cette répulsion: sachez-le bien: le peuple a encore plus besoin d'amitié, d'estime et d'égards que d'argent. (*Vifs applaudissements.*)

Combien de fois ai-je vu, dans les districts miniers du Nord, une certaine façon de donner aux gens qui ne les rend pas amis! On donne une bibliothèque, on donne une nursery, on donne une caisse d'épargne, puis on fait le châtelain, on parade devant eux. Ce sont là de faibles moyens. C'est soi-même qu'il faudrait d'abord donner! (*Applaudissements.*)

Croyez-vous, par exemple, que ce que nous allons envoyer demain à Montceau-les-Mines, soit à nos yeux une aumône? Pas le moins du monde: c'est simplement un témoignage de fraternité. C'est de la fraternité en acte. (*Applaudissements. — Bruit. — A la porte!*)

Je n'ai pas entendu l'interruption. J'y aurais répondu bien volontiers.

Voici qui est d'expérience, Messieurs ; la résistance que l'on rencontre lorsqu'on a affaire à des hommes n'est pas constante. Un homme vivant n'est pas un mur, un homme vivant n'est pas un impassible marbre contre lequel on se cogne, et qui ne bouge pas. Non ! avec les hommes il faut s'attendre à une résistance mobile, instable, toujours à la veille de se transformer en sympathie. Même ceux qui d'abord se hérissent à notre aspect, si nous savons les prendre (en nous donnant), être nous-mêmes avec eux simplement, peut-être s'apercevront-ils tout d'un coup qu'eux et nous, au fond, nous nous ressemblons beaucoup plus qu'on ne le dit. (*Applaudissements.*)

Il est assez facile, Messieurs, de percer toutes les résistances, si à cette patiente force d'amour on joint l'énergie, — l'énergie ferme et rectiligne ; car nous vivons dans une société surtout molle... (*Applaudissements.*)

Et nous vivons aussi dans une société mobile, qui se contredit perpétuellement ; si donc nous voulons la dominer, il faut durer : il faut dire et vouloir la même chose pendant trois ou quatre ans de suite, sans se démentir, même s'il était plus amusant de changer. (*Rires et applaudissements.*) C'est là le grand secret.

Je dois dire à présent que nous rencontrerons en nous-mêmes des difficultés autrement tenaces. En vérité, nous sommes à nous-mêmes notre principal obstacle. D'abord, si les autres, les simples sont trop simples pour nous comprendre, c'est que nous ne le sommes pas assez, nous. Affectés ? pas toujours ; compliqués, plutôt, et c'est là une difficulté qui vient de nous, qui vient du dedans.

Messieurs, c'est lorsque le signal de la course est donné qu'on se sent tout d'un coup blessé au talon,

d'une plaie secrète par où la force s'enfuit. L'Action sociale est là qui exige qu'on se possède afin de se donner; mais on ne se possède pas, on s'échappe à soi-même, on biaise avec les ordres que la conscience édicte. Lorsqu'il faut se résoudre sans délai, on s'attarde à se mirer dans ses espérances, on jouit de la beauté d'attitude de quelqu'un qui va agir, et l'on n'agit point. Oh ! ces soirées d'enthousiasme faux, qui s'éteignent dans les conversations, ou à couper les pages d'un gros volume !...

Il faut bien appeler les choses par leur nom : nommons donc ici nos deux grandes plaies : le mensonge et la basse volupté... Bref, tout ce qui fait mourir en nous la personnalité, ce qui nous fait retomber au rang des choses, voilà l'ennemi le plus profond et le plus difficile à écarter, de toute action sociale.

Le mensonge, d'abord... Il ne faut pas mentir, à aucun degré; il ne faut même pas se mentir à soi-même, ce qui est beaucoup plus fréquent que de mentir à autrui, et ce qui est encore plus sûrement mortel. On s'imagine que l'on croit une chose au moment où on la dit, et cela suffit pour qu'on ose la dire. Il m'est arrivé de demander à un journaliste qui avait promulgué un aphorisme triomphant : « Combien est-ce que vous parieriez, vous, sur la vérité de ce que vous venez de dire ? » Il ne me fixait pas de chiffre, mais je voyais bien qu'il n'aurait pas parié une grosse somme. (*Rires.*)

Ce qu'il disait lui avait paru probable, seulement. Mais comme l'enjeu était en réalité de 1,000 ou de 10,000 âmes humaines, je trouvais que c'était les mettre chacune à trop bas prix. (*Applaudissements.*)

« Je ne suis pas sûr : je me tairai donc ; je ne parlerai que pour articuler quelque chose qui soit évidemment vrai, et à quoi j'aie d'abord réfléchi. » C'est là un premier sacrifice à faire. C'est à vous, étudiants,

qui avez un peu plus pensé que d'autres, à en donner l'exemple.

Un second obstacle, une paralysie, une léthargie, est la basse volupté. Lorsqu'on regarde les choses de près, on s'aperçoit avec épouvante que très peu de jeunes gens y échappent. C'est comme une fissure secrète par où s'écoule insensiblement toute l'énergie. Vous connaissez l'admirable roman de Sainte-Beuve, *Volupté*; vous vous rappelez quelle peinture de cette langueur infirme il a donnée dans son *Amaury*. Elle est vraie. Sainte-Beuve a très bien observé que, quand on s'est laissé aller à la basse volupté, on peut n'avoir point mauvais cœur, on est porté encore à l'attendrissement; on est aussi très capable de vaquer à ses occupations habituelles, on continue de faire tous les gestes de la vie avec exactitude et l'on se flatte que personne n'a rien deviné: seulement on n'a plus la force de se ressaisir pour se changer; on n'est plus à même d'aiguiller sa vie dans une direction nouvelle, de faire de ces coups d'État intérieurs qui sont nécessaires lorsque l'on veut agir, qui sont l'action même. La volupté, lentement mais sûrement, a évidé la volonté. Dès lors, on chancelle, on se précipite, mais une marche ferme et réglée n'est plus possible. J'observe que beaucoup de nos actions apparentes et publiques portent en effet, par une certaine inégale trépidation, le signe d'une nature encore mal domptée et pacifiée, mal unifiée. Et je devine qu'il se passe en dessous quelque chose de honteux et de triste... C'est là ce qu'un vieux conte exprimait très bien par l'exemple du serviteur lépreux, du pauvre serviteur qui voudrait servir, mais qui, se sentant lépreux, est obligé de se mettre à l'écart, de s'interdire de communiquer, avec ses bons offices, sa contagion. Ceux qui ont la contagion en eux, qu'ils prennent garde; qu'ils se fassent justice à eux-mêmes; qu'ils s'enferment volontairement dans un petit lazaret d'at-

tente, seuls avec leurs regrets et leurs espoirs encore timides : leur jour viendra, s'ils ont d'abord pris cette précaution de la quarantaine, ou mieux, de la veillée d'armes et du bain, comme les anciens chevaliers.

Je n'insiste pas. Chacun peut commenter, par sa propre expérience, le peu que je dis. A supposer que la basse volupté soit naturelle, ce que je ne conteste pas en un certain sens, elle est plus facile aujourd'hui que jamais. Elle est trop facile ! Aux yeux d'un jeune homme fier, c'en est assez pour qu'il s'en retire. (*Applaudissements.*)

Messieurs, en attendant que nous ayons, comme à Rome, élevé un temple à la Chasteté virile, concluons pour aujourd'hui que la tricherie est impossible dans toute action morale ou sociale. Quiconque aime le peuple et veut travailler pour lui doit bien se dire : « Tant tu vaux, tant tu feras. » Que cela est donc difficile, alors, Messieurs ! Oui, c'est une tâche vraiment décourageante ; il y faudrait des vœux de complet détachement. Mais je m'adresse à ceux qui auraient en eux... (*Bruit dans le haut de la salle. — Voyou ! Imbécile !*)

Je n'ai plus qu'un mot à dire, Messieurs. Deux minutes de patience ! Nous crierons ensemble tout à l'heure : ce sera le chœur de sortie.

Je m'adresse à ceux qui ont en eux l'étoffe du prêtre tout simplement. Il doit y en avoir. J'incline à croire qu'il y a, dans notre société... (*Bruit.*)

M. LE PRÉSIDENT. — Messieurs, faites silence. Vous avez écouté aujourd'hui d'une manière qui mérite tous nos éloges et nos remerciements. Restez fidèles à vous-mêmes. (*Bruit. — A la porte ! A la porte ! — Voyous ! — Echange de coups de canne.*)

M. LE PRÉSIDENT. — Messieurs, asseyez-vous ! (*Bruit.*)

M. PICOT. — Assis... assis...

M. PAUL DESJARDINS. — Messieurs, je n'ai qu'un mot à dire. (*Bruit.*) — Soyez patients, Messieurs... (*Bruit.*)

M. LE PRÉSIDENT. — Nous ne voulons pas de vio-

lence ici, de quelque part qu'elle vienne ! Asseyez-vous, je vous en prie. M. Desjardins n'a plus qu'à terminer. Ecoutez-le deux minutes. Voyons, assis tout le monde !

M. PAUL DESJARDINS. — Messieurs, je n'ai plus qu'un mot à vous dire. Vous ne vous rassiérez pas pour longtemps. Je disais que j'imagine que, dans une société, en somme, un peu troublée... comme la nôtre (*Rires*), il doit se rencontrer quelques hommes dont la vocation sincère n'a pas trouvé à s'employer. J'en ai connu. Il y a des personnes qui ne sont séparées d'un sacerdoce que de l'épaisseur d'un ou deux articles du Credo. Ce sont ceux-là qui sont désignés pour l'action morale et religieuse sans épithète, l'action libre. Je m'adresse à eux. Je leur recommande ces très simples réflexions qui sont le résultat de ma propre expérience, c'est-à-dire beaucoup plus de l'expérience du mal que du bien, que j'ai pu faire. Je viens de vous dire ce que j'ai senti vrai, et si je l'ai douloureusement senti vrai, c'est sans doute que je ne l'ai pas accompli...

Messieurs, j'ai découragé peut-être plusieurs d'entre vous. Mais peut-être aussi n'est-ce pas un mal. Tout le monde aujourd'hui se destine à « l'Action sociale », et s'en croit digne : il faut écarter les frelons. Il est très chanceux et très difficile de faire du bien aux hommes ; y prétendre est pour nous-mêmes un danger subtil. C'est nous donner un rôle devant les autres et peut-être devant nous-mêmes, ce qui n'est conforme ni à la droiture ni à la simplicité. Peut-être vaut-il mieux, en attendant, nous contenter de ne pas faire de mal, c'est-à-dire d'être, autant qu'il se peut, justes et raisonnables. (*Triple salve d'applaudissements.*) (1)

(1) Sténographié par Gustave Duployé, 36, rue de Rivoli.

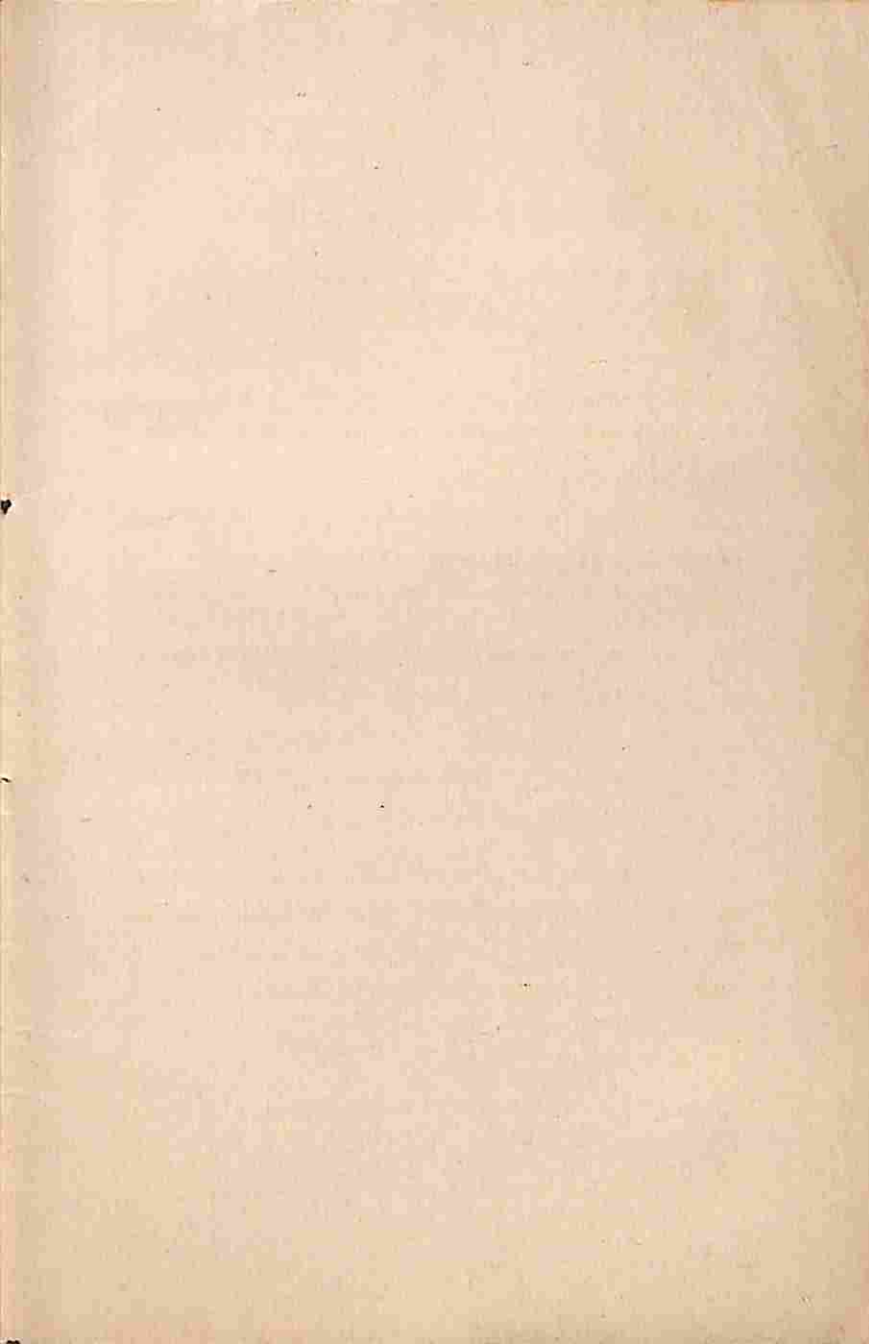
AVIS

Les jeunes gens qui voudront entrer en relations avec le Comité sont priés de vouloir bien adresser leurs noms, rue de Seine, 54.

Les formes diverses d'action qui pourront être adoptées, suivant les préférences et le temps dont disposeront les adhérents, seraient :

- 1° Les réunions préparatoires d'études sous la direction d'un membre du Comité;*
- 2° Les conférences dans lesquelles seraient discutées les questions sociales, en vue de la propagande ultérieure.*

Dès aujourd'hui il a été institué au siège de la Société d'Économie sociale, rue de Seine, 54, des
ÉTUDES PRATIQUES D'ÉCONOMIE SOCIALE
sous la présidence de M. Glasson, membre de l'Institut.



COMITÉ DE DÉFENSE ET DE PROGRÈS SOCIAL

Patrie, Devoir, Liberté.

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Le Comité, sans demander aujourd'hui de cotisation régulière, recevra avec reconnaissance les souscriptions de Vingt francs et au-dessus, afin de couvrir les frais d'organisation et de publication des conférences, tant à Paris qu'en province.

Je soussigné (nom et adresse lisibles) _____

mets à la disposition du Comité la somme de _____

jointe au présent bulletin en mandat, bon ou chèque; ou bien : que le Trésorier pourra faire toucher à mon domicile, à partir du _____

(DATE ET SIGNATURE)

Adresser les **Bulletins de Souscription** à M. DELAIRE, Secrétaire-Trésorier du Comité, *rus de Seine, 54, à Paris.*